

P. 1180
DIXIÈME ANNÉE. — N° 314.

Le numéro : 60 centimes

VENDREDI 6 AOÛT 1920.

Pourquoi Pas?

GAZETTE HEBDOMADAIRE PARAISSANT LE VENDREDI

L. DUMONT-WILDEN — G. GARNIR — L. SOUGUENET



VAN REMOORTELE

LE JOYEUX CHAMPAGNE SAINT - MARCEAUX

DONNE L'ENTRAIN
ET LA GAÏETÉ

IMPORTATEUR GÉNÉRAL POUR LA BELGIQUE :

Maison F. VAN ROMPAYE FILS (SOCIÉTÉ ANONYME)

RUE DE BRABANT, 70, A BRUXELLES — TÉLÉPHONE : BRUX. 115.43

CREDIT ANVERSOIS

Société anonyme fondée en 1898. — Capital : 60 millions de francs

Sièges } ANVERS : 42, Courte rue de l'Hôpital (Siège social)
} BRUXELLES: 30, avenue des Arts

LISTE DES AGENCES. — AERSCHOT, ARLON, ASSCHE, ATH, AUBEL, AYWAILLE, BINCHE, BOOM, BLANKENBERGHE, BRAINE-L'ALLEUD, BRAINE-LE-COMTE, BRUGES, BRUXELLES, CHARLEROI, CINEY, COURTRAI, COURT-ST-ETIENNE, DOLHAIN, ECAUSSSINE, EUPEN, FLEURUS, FLOBECQ, FONTAINE-L'ÉVÊQUE, FRASNES-lez-BUISSENAL, GAND, GEMBLOUX, GENAPPE, GHEEL, GHISTELLES, GOSELIES, GOUVY, HAECHE, HASSELT, HENRI-CHAPELLE, HÉRENTHALS, HERVE, HOEYLAERT, HOUF-FALIZE, HUY, JODOIGNE, LALOUVIERE, LESSINES, LIÈGE, LONDERZEEL, LOUVAIN, MALINES, MALMÉDY, MARCHE, MARCHIENNE-AU-PONT, MOLL, MONS, NAMUR, NESPONVAUX, NIVELLES, OSTENDE, PERWEZ (Brabant), RENAIX, REBECQ, ST-NICOLAS, SOIGNIES, ST-TROND, SPA, STAVELOT, THUIN, TIRLEMONT, TOURNAI, TUBIZE, TURNHOUT, VERVIERS, VIELSALM, VILVORDE, WAVRE, COLOGNE — ROTTERDAM — LUXEMBOURG

Location de coffres-forts à partir de 12 francs par an

Garde de titres et objets précieux

Les dépôts peuvent être faits, moyennant un minime droit de garde, soit sous forme de Dépôts à découvert, soit sous forme de Dépôts cachetés. La constitution du dépôt est constatée par un reçu nominatif délivré par la banque. Ce reçu est personnel — non transmissible — et n'a de valeur qu'entre les mains du déposant. La perte, la destruction ou le vol de ce reçu ne prive, par conséquent, pas le déposant moyennant l'accomplissement de certaines formalités, de la libre disposition de son dépôt.

Le Crédit Anversois ouvre des comptes de chèques productifs d'intérêts. — Les déposants peuvent disposer de leur avoir à tout moment.

GRAND RESTAURANT DE LA MONNAIE

Rue Léopold, 7, 9, 11, 13, 15

— — — BRUXELLES — — —

◆◆◆

GRANDE SALLE ET SALONS

POUR FÊTES ET BANQUETS

◆◆◆

CONCERT SYMPHONIQUE tous les soirs

TAVERNE ROYALE

Galerie du Roi - rue d'Arenberg

— BRUXELLES —

CAFÉ-RESTAURANT de premier ordre

ETABLISSEMENTS SAINT-SAUVEUR

35 - 39 - 41 - 43 - 45 - 47, RUE MONTAGNE-AUX-HERBES-POTAGÈRES

BAINS DIVERS * BOWLING * SKATING

Les deux meilleurs hôtels-restaurants de Bruxelles

LE MÉTROPOLE

PLACE DE BROUCKÈRE

Splendide salle pour noces et banquets

LE MAJESTIC

PORTE DE NAMUR

Salle de restaurant au premier étage

LE DERNIER MOT DU CONFORT MODERNE

Pourquoi Pas ?

L. DUMONT-WILDEN — G. GARNIR — L. SOUQUENET

ADMINISTRATEUR : Albert COLIN

ADMINISTRATION :
4, rue de Berlaimont, 4
BRUXELLES

Les abonnements partent du 1^{er} de chaque mois
et se prennent pour un an.

ABONNEMENTS :
Belgique . . . fr. 25.00
Etranger 30.00

VAN REMOORTEL

Van Remoortel ! Il y a deux ans, vous auriez demandé à M. n'importe qui : « Qui est-ce, Van Remoortel ? », il vous aurait dit : « Je connais ce nom-là... Est-ce que ce n'est pas le baes du Vieux Canari, ou le boucher de la rue des Quatre-Hypothèses, ou le notaire d'Erembodeghem ? »

Le fait est qu'il y avait un certain nombre de Van Remoortel en Belgique. Depuis les élections, il n'y en a plus qu'un. Depuis la semaine dernière, ce Van Remoortel unique est illustre. On peut préférer un autre genre d'illustration, mais on prend l'illustration que l'on peut. Il est l'homme du jour, incontestablement. Il est Van Remoortel, le combattant du 29 juillet...

???

C'est toujours une chose délicate, pour un jeune ambitieux, que le choix d'un parti. Quel que soit le parti, d'ailleurs, depuis l'institution de la proportionnelle, la carrière politique demande une certaine patience : il faut faire un stage. Mais, dans le grand bouleversement de la guerre, il arriva que cette sacro-sainte politique fut elle-même bouleversée, et que les apprentis législateurs entrevirent la possibilité de ne pas passer par les cadres. Les naïfs, ceux qui avaient quelque foi dans les idées, choisirent le parti national ; les malins imaginèrent le parti des combattants. Ces combattants, à qui l'on avait tout promis, et qui croyaient sincèrement que tout leur était dû, devaient fatalement éprouver quelque déception. Quoi de plus simple que de les exploiter ? C'est ce que se dit un beau matin Van Remoortel, né malin, et voilà pourquoi il inventa le parti des combattants. Cela ne demandait ni idées, ni talent, ni éloquence, ni convictions. Il suffisait de crier bien fort : « Je suis un combattant, nous sommes des combattants ! Donnez-nous de l'argent parce que nous avons aimé notre mère ! »

Notez que la plupart des combattants, des vrais combattants, ne songeaient nullement, au moment de l'armistice, à formuler des exigences. Ils étaient

fiers de leur victoire, contents de rentrer chez eux, braves gens, bons patriotes, à qui vraiment la reconnaissance de la nation était due et qui demandaient très légitimement qu'on leur fournit les moyens de recommencer leur vie. Seulement, depuis qu'on leur a corné aux oreilles que jamais aucun avantage, aucune pension, aucune faveur ne payerait assez cher leur héroïsme, ils ont fini par le croire, et personne n'a eu le courage d'essayer de les détromper. Comme tous les partis essayaient de se les concilier, ces partis surenchérisaient les uns sur les autres — mais aucun ne put porter la surenchère aussi loin que Van Remoortel, qui, n'ayant ni programme, ni opinion, ni responsabilité, leur eût aussi bien promis la lune. C'est pourquoi il fut élu...

???

Mais, pour fonder, pour diriger un parti des combattants, la logique voudrait que l'on eût combattu. Voyons, comment le combattant Van Remoortel a combattu.

Ses états de service sont fort instructifs. Il s'engage le 1^{er} octobre 1914, mais, beaucoup de jeunes Belges avaient fait comme lui : il s'agissait de se distinguer.

Van Remoortel se distingua tout de suite par de belles relations. Il se fit recommander, dès son arrivée au dépôt, par le général D. W..., comme le « descendant d'une des plus belles figures de notre ancienne armée ».

A la suite de cette lettre, Van Remoortel fut attaché, pendant quatre mois, aux services de l'arrière. Dans les premiers mois de 1915, il fut envoyé au front.

Comment s'y comporta-t-il ?

Le ministre de la guerre l'a dit, à la Chambre, à la séance du 3 août 1920. Van Remoortel n'en a fait qu'à sa tête. Sommé par trois fois de se retirer d'un poste exposé et de rentrer dans l'abri, le 26 février 1915, à Noordschoote, Van Remoortel refusa

d'obéir aux ordres du maréchal des logis Houtaert, « lorsqu'il était commandé pour un service et, ce, en présence de l'ennemi ».

Van Remoortel fut acquitté par le conseil de guerre, « l'intention délictueuse n'étant pas caractérisée ». De plus, et heureusement pour Van Remoortel, le maréchal des logis Houtaert n'était qu'un chauffeur civil mobilisé. « Dès lors, son autorité vis-à-vis du soldat Van Remoortel disparaissait. »

Cette petite aventure paraît lui avoir servi de leçon, car d'avril à septembre 1915, il ne lui arrive rien : il sert au groupe des guides de la 2^e division de cavalerie, escadron du marquis de Trasegnies : toujours les belles relations !

Il y avait beaucoup de « gens très bien », dans cet escadron du marquis de Trasegnies. Notre Van Remoortel ne manque pas d'en profiter. Il écrit, le 15 avril, au commandant C....., cette lettre assurément curieuse :

« Mon ami, le maréchal des logis André de B....., vous a transmis hier une demande de ma part.

En même temps, je priais mon mandataire, P. N....., au Havre, d'aller au ministère là-bas, faire une nouvelle démarche. Pour qu'elle soit efficace, il faudrait que votre aimable recommandation y parvint avant lui. Pose espérer, après ce que de B..... m'a dit de votre aimable obligeance, que vous me viendrez en aide. »

S'agissait-il d'une décoration ou d'une embuscade ? Toujours est-il qu'en 1915, nous trouvons notre Van Remoortel au Havre, où il est fiancé. Puis, comme on a bientôt assez de lui dans cette capitale, on l'envoie à Port-Villez (poste de combat), où il est chargé d'attendre une place de professeur, à Mortain, autre poste de combat ! Après un séjour au service des approvisionnements, comme son chef, l'intendant militaire a assez de lui, il est envoyé à Vernon (autre poste de combat), en qualité de professeur de droit commercial...

A partir de ce moment, il est d'ailleurs déclaré décidément inapte au service, ce qui est quelquefois considéré comme un avantage, mais ce qui est bien fâcheux pour un combattant...

Or, même en qualité de professeur de droit commercial, il restait militaire. Il eut, paraît-il, le tort de l'oublier, car, en avril 1916, il eut, encore une fois, maille à partir avec l'autorité, ou, pour mieux dire, il faillit avoir maille à partir avec l'autorité, car, cette fois encore, ses belles relations le sauvèrent. La première D. G. proposait au ministre d'infliger au brigadier Van Remoortel « quatre jours de prison militaire » pour le motif suivant : « Avoir tenu des propos répréhensibles atteignant la considération d'un régiment, et avoir fait des déclarations mensongères, lors d'un premier interrogatoire qu'il a subi à ce sujet ».

Le brigadier Van Remoortel avait tenu, paraît-il, des propos regrettables, voire même injurieux sur le 1^{er} guides et les aviateurs.

La proposition alla jusqu'au ministre. C'était M. de Broqueville. Il écrivit généreusement dessus : « A classer ».

Cependant, cette aventure paraît avoir définitivement dégoûté Van Remoortel du métier militaire, car, à partir de ce moment, il est atteint de neurasthénie, et ne fréquente plus que les hôpitaux. Ce sont des endroits où l'on ne recueille quelquefois pas des décorations, mais où l'on recueille quelquefois des pensions. Van Remoortel se fit allouer 840 francs de pension, pour les motifs suivants : « AFFECTION ANTERIEURE A LA GUERRE, MAIS CONSIDERABLEMENT AGGRAVÉE PAR LES CONTRARIETES, LES SOUCIS ET LES TRACAS DE LA GUERRE. » Il est juste d'ajouter que, Le Soir ayant fait allusion à cette pension, Van Remoortel y renonça.

Il résulte de tout ceci que Van Remoortel a été au front cinq mois en tout et pour tout. Voilà les combats du combattant.

Evidemment, dans l'armée belge, et dans toutes les armées du monde, il y eut beaucoup de fils de famille dont la carrière militaire effective ne fut ni plus longue ni plus glorieuse. Ce n'est pas un crime que de ne pas être un héros. Seulement, quand on n'est pas plus héros que Van Remoortel, on se contente de raconter ses campagnes au café.

Or, depuis qu'il n'y a plus de pruneaux à recevoir, Van Remoortel est devenu le combattant le plus encombrant de Belgique et d'ailleurs.

« Nous autres du front. Nous autres combattants ! » depuis l'armistice, il n'a que ces mots à la bouche. Le front ! On dirait qu'il n'y a que lui qui y ait été. Il tranche, il conseille, il juge. Les généraux ne sont auprès de lui que de petits garçons, « des embusqués ».

D'abord, on ne le prit pas au sérieux. Les vieux et les jeunes hommes politiques qui, dans le courant de 1919, virent se former le « parti du front » ou « des combattants » sous la direction de ce petit avocat remuant et comique, se contentèrent de hausser les épaules. On voit bien aujourd'hui qu'ils eurent grand tort. Nous vivons en un temps où les situations acquises et même les services rendus comptent pour bien peu de chose et où il suffit de crier très haut des choses absurdes pour trouver quelques milliers de jobards qui vous approuvent.

Ce n'est assurément pas la première fois qu'un jeune ambitieux se glisse par surprise dans l'Arche sainte, mais d'ordinaire aussitôt entré, il devient sage. Il prend le ton de la maison. La prudence, autant que la modestie, commande cette attitude ; mais

Van Remoortel, qui n'est peut-être pas une bête, n'est qu'un sot.

Depuis qu'il est député, il est devenu plus insupportable que jamais. Finie la neurasthénie ! Son ardeur combative, si malencontreusement tombée « à la suite des contrariétés, des soucis et des tracassés de la guerre » s'est brusquement réveillée. Il est vrai qu'elle ne vise plus les Boches, mais ses compatriotes ; il est vrai qu'elle n'a plus à s'exercer dans les grades inférieurs. Maintenant, il commande. Ce n'est plus ni le soldat, ni le brigadier Van Remoortel, c'est le général Van Remoortel, le vainqueur de la glorieuse journée du 29 juillet. Il a remporté contre sa patrie une belle victoire. Heureusement, qu'elle sera sans lendemain. Disons-le froidement : il est jugé maintenant, définitivement jugé, le Van Remoortel...

LES TROIS MOUSTIQUAIRES.

A. DEHEUVEL 42, rue de la Régence
— BRUXELLES —
TABLEAUX - MEUBLES - SIÈGES - OBJETS ANCIENS
VENTE - ACHAT - EXPERTISES - RESTAURATIONS

Un referendum artistique

(Suite et fin)

Quels sont les six peintres belges dont la maîtrise s'est le mieux affirmée entre 1850 et 1900 ?

M. Jean Delville

Pourquoi *Pourquoi Pas ?* n'aurait-il pas son referendum ? Et pourquoi n'y répondrais-je pas ?

Mais, poser des questions est facile. Y répondre, c'est une autre paire de... pinceaux, surtout lorsqu'il s'agit de juger et de classer des peintres, et que ce jugement et ce classement sont faits par des peintres...

Il est vrai qu'aujourd'hui on demande sur des questions d'art l'avis « d'artistes les mieux qualifiés », et l'on s'adresse en même temps à des marchands de tableaux, sans doute pour mieux donner à entendre au bon public que le monsieur qui exploite une salle d'exposition de peintures, même si celle-ci est mieux connue sous le nom peu royal de *le trouducubisme*, a le droit de donner son avis au même titre que les artistes les mieux qualifiés.

Pourquoi Pas ? ne va-t-il pas, lui aussi, sous le fallacieux prétexte de poser une question à « quelques peintres ayant acquis la notoriété », demander l'opinion d'un autre quelconque agioteur d'art dadaïste ou gagaïste ?

Quoi qu'il en puisse être, et ne fût-ce que pour avoir l'apparence vaniteuse d'une « notoriété », je ne résiste pas au désir de vous satisfaire.

Je n'ai pas encore eu l'occasion de visiter l'exposition rétrospective de l'école belge, à Anvers. Cette visite me paraît tout au moins souhaitable, si l'on veut se faire une idée exacte de l'ensemble de l'effort artistique de notre école de peinture de 1850 à 1900. Mon classement n'a donc rien de définitif. De plus, il me paraît bien difficile de fixer six noms seulement. Cette limite imposée dans le choix est un peu excessive. Il y aurait bien plus de six noms à mettre en évidence, je pense.

Mais, puisque les trois moustiquaires ont cru devoir en décider ainsi, je m'incline.

Voici donc, à mon plus que très humble avis, les six peintres belges dont la maîtrise s'est le mieux affirmée entre 1850 et 1900 :

A. Wiertz, avec ses grandes compositions épiques, et malgré son erreur d'avoir voulu égaler Rubens ;

H. Leys, avec ses fresques de l'hôtel de ville d'Anvers surtout ;

Ch. Degroux, avec ses grandes toiles ;

L. Delbeke, avec ses peintures murales des halles d'Ypres (détruites, hélas !) et la *Légende d'Hiram*, 22 panneaux décoratifs ornant le Temple des amis philanthropes de Bruxelles ;

Alfred Stevens ;

H. De Braekeleer.

Je le répète, mon classement n'a rien d'absolu. Forcée par la limite imposée dans le nombre, ma sélection, très incomplète, s'est portée principalement sur les peintres de la figure, parce que j'estime que la figure et la composition exigent de la part de l'artiste un savoir et des qualités supérieures, où résident, en général, la vraie « maîtrise ». Et c'est ce que nos dadaïstes, gagaïstes, snobistes et autres impuissants feraient bien de méditer.

M. Gustave-Max Stevens

Si l'on s'en tient aux artistes disparus, je considère que les six peintres dont la maîtrise s'est le mieux affirmée en cette période sont :

Henri De Braekeleer. — Alfred Stevens. — Joseph Stevens. — Artan. — Dubois. — Boulenger.

M. Firmin Baes

Henri De Braekeleer. — Leys. — Alfred Stevens. — Charles Degroux. — Eugène Smits. — Léon Frédéric.

M. Langaskens

Mes peintres préférés sont d'abord *Delbeck* et ses admirables fresques des halles d'Ypres, malheureusement détruites, *Leys*, *Degroux*, *Meunier*, l'intimiste *De Braekeleer* et *Mellery*.

M. Eugène Laermans

Ne mentionner que six noms, parmi les peintres belges les plus parfaits de la période 1850-1900, est s'exposer à commettre des injustices. Mes préférences vont à : *Leys*, *Degroux*, *Boulenger*, *Verwilt*, *Rops*, *Meunier*, mais il me serait impossible de ne pas mettre sur la même ligne : *De Braekeleer*, *A.* et *J. Stevens*, *E. Smits*, *Artan*, *Stobbaerts*, *Dubois*, *Agneessens*, ainsi que *Mellery*, *Frédéric* et quelques autres peintres vivants, dont l'œuvre s'est affirmée déjà avant 1900.

M. Charles-Léon Cardon

Notre pays de peintres n'a pas démerité de son illustre passé pendant la période de 1850 à 1900, et parmi les nombreux artistes qui ont jeté un si grand éclat sur l'école belge, nous pouvons citer *Henri Leys*, qui nous a laissé des souvenirs de la plus haute valeur comme metteur en scène et grand coloriste. Ses fresques, à l'hôtel de ville d'Anvers, sont de vrais chefs-d'œuvre, auxquels on ne rend pas assez hommage, témoignages d'art que je ne vois dépassés dans aucune école moderne.

Et que dire d'*Alfred Stevens*, le Vermeer moderne, l'artiste qui, à l'aide de doigts féériques guidés par des yeux merveilleux, nous a laissé les plus beaux morceaux de peinture moderne ? En lui s'incarne le vrai peintre, auteur d'incomparables pages d'élégance et d'exécution.

Dans son genre, *Joseph Stevens* ne compte pas, parmi les ancêtres flamands, un plus grand dessinateur ni un plus bel ouvrier d'art ; c'est un grand maître, dans toute l'acception de l'expression.

Il y a aussi *Alfred Verwée* qui, dans ses œuvres puissantes, nous fait admirer des paysages dans lesquels se présentent des animaux, si bien qu'on se demande ce qu'il faut admirer le plus : les paysages ou les étoffages qui font si bien corps les uns avec les autres.

N'oublions surtout pas *Louis Gallait*, l'adepte de l'époque romantique, où l'art consistait à nous faire assister à des drames historiques. Aucun témoignage de l'art, dans cet ordre d'idées, ne dépasse « les derniers honneurs rendus aux comtes d'Egmont et de Hornes ».

Rappelons-nous *Liévin De Winne*, le merveilleux portraitiste. Son *Léopold I^{er}*, du musée, est un chef-d'œuvre.

Et surtout songeons à *Henri De Braekeleer*, ce héros du pinceau et de la palette, qui sut trouver des vibrations d'air et de lumière interprétées avec une maîtrise admirable. On reste ému devant ces sujets si simples, dont la belle exécution fait songer au métier du plus grand des réalistes flamands : *Jean Van Eyck*.

P. S. — S'il fallait choisir en dehors de ces six noms de disparus, comme il faudrait allonger ma liste ! C'est que nous avons eu des « lapins », de 1850 à 1900 ! Songeons à *Boulenger*, à *Florent Willems*, à *Artan*, à *J.-B. Madou*, à tant d'autres qui nous ont laissé, dans des genres divers, des œuvres remarquables.

La Belgique est un pays de peintres !

M. X...

Un artiste, qui désire garder l'anonymat, nous écrit encore :

Peut-on juger de l'art belge à l'exposition d'Anvers ? Oui et non. L'effort fait pour réunir cette série d'œuvres est grand, et il est honnête de rendre justice aux organisateurs ; il n'en est pas moins vrai que le résultat laisse beaucoup à désirer. Le choix du local — qui peut servir à tout ce que l'on veut, sauf à y exposer de la peinture — est malheureux et porte un préjudice énorme à la mise en valeur des œuvres exposées : il est « assassinant ». Pour certains peintres, *Jan Stobbaerts*, par exemple, l'éclairage en est mortel ; il ne reste des tableaux de ce beau maître qu'une tache ouateuse.

Il serait donc dangereux de se baser sur cette exposition pour le choix des six meilleurs artistes de notre école. Mais si l'on tient compte de l'œuvre complète d'un peintre ou sculpteur pour le classer parmi les six champions, la chose devient plus facile.

Pourtant, il serait déraisonnable de dire que notre école d'art ne connaît que six champions ; telle illustration d'hier et d'aujourd'hui sera-t-elle encore une illustration demain ? Le temps, qui classe tout, peut aussi se tromper. Voyez *Leys*, cet incomparable coloriste ; hélas ! son œuvre est condamnée à mort ; d'ici un temps plus ou moins éloigné, ce qui, aujourd'hui, fait l'admiration de tous aura disparu, l'emploi fait par *Leys* du bitume devant amener la destruction de son œuvre ; peut-être demain ne sera-t-il plus qu'un souvenir. J'ajoute que nos peintres sont mal connus chez nous et inconnus (à part deux) dans les autres pays ; notre administration centrale des beaux-arts n'a jamais fait grand effort pour la renommée de nos artistes et l'enrichissement de nos musées...

Enfin, puisque vous demandez six noms, je ferai un

choix parmi les morts, pour ne pas offusquer la modestie des beaux peintres vivants :

1. *Rops*. — Certainement, parmi les artistes de toutes les écoles modernes, *Rops* a rendu son nom et notre art immortels ; le reproche que l'on fait à *Rops* de l'érotisme de son œuvre (c'est la raison de sa très maigre participation à l'exposition d'Anvers) est ridicule, car c'est précisément là que *Rops* est immense : en aucun temps, depuis les *Jérôme Bosch* jusqu'aux admirables Chinois et Japonais, personne n'a élevé à un aussi haut degré en art l'horreur diabolique du vice.

2. *Constantin Meunier*. — Le bon et grand *Meunier*, en sa dernière et définitive manière, comme peintre, dessinateur et sculpteur, est peut-être, avec *Millet*, dont il est le continuateur, le plus moderne de nos artistes ; non seulement il est le peintre d'aujourd'hui, mais celui de demain. C'est le chantre du travail, de la révolte qui monte. Il n'y a que chez nous que l'on situe et classe cet artiste parmi les autres, au même rang que les autres.

En Scandinavie, en Allemagne, en Autriche, des salles de musée sont entièrement consacrées à *Meunier*.

3. *Henri De Braekeleer*. — Sa gloire étonne les Anversoises. Qui aurait pu croire que *Henri* avait tant de talent ? ce peintre d'images ! ce « soukeleer » ! lui dont *van Gogh* s'est inspiré ! N'est-ce pas *Van Gogh* qui écrivait à l'un de ses parents, habitant Anvers : « N'as-tu pas découvert de nouvelles toiles de cet admirable peintre qui s'appelle *Henri De Braekeleer*, et dont je garde un si profond souvenir ? Renseigne-toi, car je compte aller à Anvers, et ma plus grande joie serait de voir des œuvres de cet admirable artiste. » Depuis hier, *De Braekeleer* est célèbre, car ne mesure-t-on pas la valeur d'un artiste au prix auquel se vendent ses œuvres ? Le peuple ne connaît que cela.

4. *Joseph Stevens*. — C'est le plus peintre de tous les peintres belges. Songez que son tableau (un des plus beaux de l'exposition) : *Chien de misère*, date de 1854 !

5. *Alfred Stevens*. — Il fut en ces dernières années assez malmené par les impressionnistes. Par les temps bizarres de tendances, de luttes et d'incertitudes que nous vivons, on a vite fait de descendre un dieu de son piédestal... Mais *Alfred Stevens* restera une des gloires de notre école ; son œuvre est le miroir d'une époque. Et puis, le temps est un grand ami d'*Alfred Stevens* : il patine admirablement, améliore son œuvre ; voyez la délicieuse *Tricoteuse*, harmonie en turquoise et ambre. Je parle des toiles de la bonne époque du maître ; le reste n'existe pas.

6. *Artan*. — Le peintre est parfois inégal ; mais *Artan* est certainement le plus grand mariniste de tous les temps et de toutes les écoles ! Les grands Hollandais *Backhuisen*, *Ruysdael*, *Van de Velde*, *Jonckhind Maris*, *Mesdag*, les Français *Courbet*, *Boudin* ; les Anglais, à part *Constable*, n'ont pas mieux rendu la grandeur mouvante, la fluidité, l'impressionnante vision de la mer !

M. Emile Berchmans

Henri De Braekeleer. — *Constantin Meunier*. — *Alf. Stevens*. — *Stobbaerts*. — *Rops*. — *Artan*.

M. Jakob Smits

Messieurs,

La présentation des « chefs-d'œuvre », de 1830 à 1900 ? Dans les caves du Musée Moderne, l'entrée par un grand four noir, m'a fait une pénible impression ; il est vrai que votre question ne concerne que les peintres et non leur cercueil.

L'imperator rex Constantin Meunier, merveilleux ;
De Winne, très mal représenté, nature fine, sobre,
haute simplicité ;

De Braekeleer, « peintre » de couleur, riche, péné-
trante, ayant observé la vie avec trois siècles de vernis ;
Stobbaerts, « peintre », de même que De Braekeleer,
avec une lueur de synthèse ;

Boulenger, compréhension créatrice, richesse de cou-
leur ;

Rik Wouters, décor magnifique, synthétique et sen-
suel.

???

De notre ami Georges Verdavaine, critique d'art, dans
sa correspondance des *Nouvelles* :

« Pourquoi Pas ? », toujours en quête d'initiatives intéres-
santes, a ouvert un referendum artistique sur les six pein-
tres belges dont la maîtrise s'est le mieux affirmée entre
1850 et 1900.

Ce referendum, si l'on en juge par la première consulta-
tion, servira pour les jeunes, d'indication précieuse. Les ar-
tistes glorieux qui l'emporteront, ont obéi aux nécessités de
la technique, à l'obsession du dessin, à la science de la com-
position. Ils ont donné une base à leur art, qu'ils ont vivifié
ensuite de toute leur personnalité puissante. Leys a égalé les
gothiques et De Braekeleer les petits maîtres hollandais les
plus célèbres. Quant à Joseph Stevens et à Verwée, ils fu-
rent les plus célèbres animaliers de leur temps avec Jan
Stobbaerts. Tous les trois méritent de faire partie du sex-
tueur.

CONCLUSION

Le propre de la plupart des enquêtes, c'est qu'elles
n'arrivent à aucun résultat. Elles ne prouvent qu'une
chose : l'extrême diversité des opinions humaines. Cette
enquête-ci est extraordinaire ; elle montre que nos
peintres peuvent s'accorder sur le mérite de leurs de-
vanciers immédiats, sinon sur celle de leurs contempo-
rains.

« Quels sont les six peintres belges dont la maîtrise
s'est le mieux affirmée entre 1850 et 1900 ? » demandait
Pourquoi Pas ? L'unanimité, ou peut s'en faut, s'est faite
sur deux noms : *Henri De Braekeleer* et *Alfred Stevens*.
Puis, viennent *Joseph Stevens* et le *baron Leys*, *Boulen-
ger*, *Verwée*.

Tels sont les lauréats. Les artistes qui les suivent im-
médiatement sont : *Stobbaerts*, *Meunier*, *Artan*, *Eugène
Smits*, *Rops*.

Parmi les vivants, on n'a guère nommé que *Frédéric
Claus* et *Courtens*. Ce qui est remarquable, c'est que
certains noms reviennent dans presque toutes les lettres
que nous avons reçues. Seul, notre ami *James Ensor*
se distingue par l'originalité absolue de ses opinions.
Les peintres qu'il préfère, il est seul à les préférer :
Simonau, *Navez*, *Portaels*, *Pantazis* et *Verdyen*. Eh ! eh !
Nous connaissons certains critiques et certains amateurs
qui seraient assez de son avis.

Et maintenant, y a-t-il certaine conclusion à tirer de
cette consultation, au point de vue du goût national —
car, en somme, ce sont les artistes, les professionnels
qui, finalement, font le goût du public ?

Parfaitement.

Les artistes qui ont mérité le suffrage de leurs pairs
sont, avant tout, de merveilleux ouvriers, des peintres
qui valent, non par le dessin, le choix, le style, l'inven-
tion, mais par le coloris et surtout par le métier.

Henri De Braekeleer, qui réunit presque tous les suf-
frages, fut un prodigieux exécutant, un coloriste mer-
veilleusement harmonieux et puissant. Mais il n'y a dans
son œuvre, ni mystère, ni intellectualité. Il n'y en a
pas beaucoup plus dans l'œuvre des deux *Stevens*. L'in-
tellectualité dans l'art ! Nos peintres s'en fichent comme
un poisson d'une pomme. Après tout, ils ont bien rai-
son. C'est à force de vouloir mettre de l'intellectualité
dans l'art que l'on aboutit au cubisme.

Autre constatation, qui est également tout à l'honneur
de nos peintres : ils n'ont aucun préjugé d'école. *Ensor*
donne son suffrage au père *Navez* et *Claus* le luministe,
le grand adversaire de la peinture brune, admire *De
Braekeleer* et *Leys*. Gens de métier, amoureux de leur
métier, ce qu'ils admirent, avant tout, c'est le beau
métier. Et cela explique fort bien les caractéristiques
de notre école.

POURQUOI PAS ?



A nos Lecteurs

LA VAGUE DE BAISSÉ

A partir du 20 août, le prix du numéro de « Pourquoi Pas ? »
sera porté à 75 centimes.

Lorsqu'au mois de mars dernier, les quotidiens se virent
contraints de majorer leur prix de 50 p. c., (de 10 à 15 cen-
times), « Pourquoi Pas ? » fut assez heureux de n'élever son
prix que de 20 p. c. (de 50 à 60 centimes) : nous avions, heu-
reusement, acheté au bon moment une forte provision de
papier, à un prix relativement avantageux, et nous escomptons
pour l'avenir une baisse à laquelle on croyait généra-
lement.

Contrairement à nos prévisions, le prix du papier monta
encore ; après un court temps d'arrêt, et une baisse légère,
la hausse a repris. Et nous sommes obligés de payer aujour-
d'hui le papier dont nous avons besoin un prix bien supé-
rieur à celui que nous avions escompté, un prix atteignant
plus de huit fois celui d'avant-guerre.

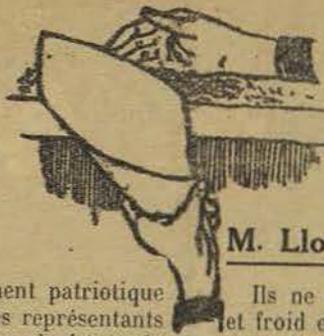
En même temps, notre imprimeur, alléguant les nouvelles
et récentes exigences de son personnel, se voit forcé de ma-
jorer considérablement encore ses prix de composition et
de tirage.

L'administration ne peut parer à ce double et grave sur-
croît de charges qu'en imitant — avec un retard de cinq mois
— nos confrères mieux avisés : à partir du 20 août, le prix
du numéro de « Pourquoi Pas ? » sera porté à 75 centimes.

Tel est actuellement, pour nous, le résultat le plus clair
et le plus immédiat de la vague de baisse !!



Les Miettes



de la Semaine

Sur M. Brunet

Ah ! le beau, le réconfortant, le sainement patriotique spectacle que celui qu'offrit la Chambre des représentants quand, émue, vibrante, debout, tendue vers le héros de ce cérémonial, elle fit à son président une ovation comme jamais il ne nous a été donné d'en entendre une dans l'enceinte du parlement ! Et comme *Pourquoi Pas ?* est heureux de s'y associer, lui qui fait profession de ne pas s'incliner devant les puissants du jour et les idoles truquées de la politique ! Comme *Pourquoi Pas ?* eût été heureux aussi d'ajouter, à l'article qu'il publiait sur le président dans son dernier numéro, un couplet glorifiant l'attitude de M. Brunet au cours des épisodes de jeudi ! Mais ces épisodes ne se sont passés qu'alors que notre article était imprimé, et il nous fut impossible de remplir cet agréable devoir.

Disons-le froidement aujourd'hui : si la Chambre fit la plus belle contenance au cours de cette triste après-midi, c'est en bonne partie à l'attitude de son président qu'elle le doit. Elle s'applaudissait elle-même lorsqu'elle ovationna vendredi — avec quel enthousiasme et quelle ferveur ! — celui dont elle a le droit d'être fière.



Le Palais des Arts et le Sénat

Ce vote du Sénat, refusant les neuf millions de crédit réclamés par le ministre des travaux publics pour la construction de ce palais des beaux-arts, dont on parle depuis que la Belgique indépendante existe, paraît tout de même assez incompréhensible.

« Je vis de bonne soupe et non pas d'œuvres d'art » ; un chou vaut mieux qu'une rose ; il faut s'occuper des sinistrés avant de s'occuper des peintres... c'est entendu. Mais, tout de même, on aurait pensé que le Sénat se serait dit que neuf millions de plus ou de moins au budget c'était peu de chose ; que, s'il fallait se placer uniquement sur le terrain utilitaire (c'est ainsi qu'on parle au Sénat), encore était-il bon de se dire que ce musée des arts donnerait de la vie et de l'animation à tout un quartier déshérité et que la plus-value des immeubles se traduit toujours, en fin de compte, par une augmentation, des impôts que l'Etat met dessus.

Quelle illusion de croire que ces neuf millions vont servir à la reconstruction des régions dévastées ! Nos honorables ignorent-ils à ce point les règles de la comptabilité de l'Etat ?

Le budget pour l'érection d'habitations aux sinistrés a été établi et adopté, et il n'est plus possible aujourd'hui de l'allonger de neuf millions supplémentaires. A quoi contribueront-ils quand, à la fin de l'année, l'Etat fera son bilan ? Mais, tout simplement, à boucher un trou quelconque. Et ainsi, cette somme, qui aurait servi à relever le milieu intellectuel du pays, servira, entre les mains du ministre des finances, à couvrir des dépenses urgentes, telles que la construction d'une buanderie à Jandrin-Jandrenouille ou de bureaux de statistique comparée à Sorinnes-la-Maigre.

M. Lloyd George et M. Poincaré

Ils ne se sont jamais aimés — ce Lorrain calculateur et froid et ce fantaisiste Gallois ne sont pas du tout faits pour s'entendre —, mais, depuis quelques mois, c'est une haine à mort. Jamais l'ancien président de la République ne pardonnera au premier ministre britannique de l'avoir évincé de la commission des réparations. Le fait est que la chose se passa sans douceur.

Pourquoi Pas ? en sait assez long là-dessus. C'était lors du premier article de M. Poincaré dans *Le Matin*. Il y était dit, avec une certaine franchise, ce que tout le monde pensait de la politique anglaise. Aussitôt paru, l'article fut télégraphié à Downing Street, et, une heure après, M. Lloyd George faisait appeler M. Millerand au téléphone, et lui disait qu'après un tel article il était inadmissible que M. Poincaré demeurât président de la commission des réparations. M. Millerand représenta qu'on ne se débarrassait pas de M. Poincaré comme du premier venu, qu'il s'agissait d'un ancien président de la République. Mais M. Lloyd George, qui venait d'avoir avec son collègue français un certain nombre de frictions, ne voulut rien entendre, et déclara que si M. Poincaré ne donnait pas sa démission, l'ambassadeur britannique cesserait d'assister aux séances.

M. Millerand, qui n'était pas plus fâché que ça d'apprendre à M. Poincaré qu'il ne disposait peut-être pas de l'absolue liberté du journaliste, le mit au courant de la situation. M. Poincaré s'inclina. Mais il s'est juré que, soit comme président de la République, soit comme président du conseil, il aurait un jour la peau de Lloyd George. Or, les rancunes de M. Poincaré sont proverbiales...



Aventure de ministre

Il y a quelques jours, M. Destrée assistait à l'enterrement d'un invalide de guerre mort à l'hôpital militaire de l'avenue de la Couronne. Pour participer à l'offrande, le ministre laissa son chapeau, retourné, sur la belle chaise qu'on lui avait réservée dans la chapelle. Or, le public, en passant, croyant que ce chapeau avait été mis là avec une intention d'aumône, y déposa des pièces de monnaie et même des billets.

Quand M. Destrée, revenu à sa place, s'en aperçut, il retourna nerveusement son chapeau, éparpillant ainsi sur le sol l'argent des âmes charitables.

Divers sentiments agitérent le public qui assistait à cette scène muette.

Il sembla à des poètes que le ministre renversait la corne d'abondance de la chèvre Amalthée, nourrice de Jupiter, d'où les biens se répandaient sur la terre.

Un chapelier s'écria : « C'est bien fait ! S'il se fournissait chez moi d'un couvre-chef de gentleman... »

Un journaliste de *La Gazette* poussa ce cri : « Voilà comment le gouvernement jette l'argent des contribuables ! »

Des gens épais, qui n'ont le respect d'aucune institu-

tion, se mirent à rire bêtement, sans rien dire du tout — ce qui parut agacer fortement le ministre.

Et M. Le Grincheu posa une question troublante : « Le ministre avait-il le droit de semer cet argent sur le sol ? Ne devait-il pas recueillir l'obole et en défalquer le montant sur son traitement ministériel ? »

Toutes les
Personnalités politiques,
le Monde et la Finance
se rencontrent
tous les soirs au

"CARLTON"
RESTAURANT

PORTE DE NAMUR

NOTRE
MONTMARTRE NATIONAL Tout premier ordre

Les embarras d'une Cour neutre

Les relations des diplomates de l'Entente et des diplomates boches, ou pseudo-boches, qui se rencontrent dans les pays neutres, ne sont pas encore redevenues tout à fait normales. Cette situation empoisonne les services du protocole, les chambellans et même les souverains, qui tiennent à la bonne ordonnance de leurs dîners de cérémonie. C'était assommant, pendant la guerre, de faire deux fournées de diplomates : cela va-t-il continuer pendant la paix ?

La reine de Hollande, qui est très protocolaire et excessivement neutre, a essayé d'arranger les choses. Lors de l'arrivée du nonce, au premier dîner donné en son honneur, les choses se présentèrent précisément de telle manière que, tout en observant les règles du protocole, on pouvait mettre l'Entente d'un côté et les Boches de l'autre.

La chaleur communicative des banquets fait généralement défaut dans les dîners de cour, mais, cette fois, la glace fut d'une épaisseur exceptionnelle. Voulant amorcer la conversation, Sa Gracieuse Majesté commença par s'adresser au nonce, qui se trouvait à sa droite :

« Eh ! bien, monseigneur, lui dit-elle, il paraît que le gouvernement de la République va renouer des relations avec le Vatican ? »

— On le dit, Madame. Il est question d'envoyer à Rome M. Jonnart. C'est un homme fort aimable, mais on assure qu'il restera peu de temps... »

Tous les visages se tournèrent alors vers le ministre de France, M. Charles Benoist. Il sentit qu'il devait parler, et il proféra :

« M. Jonnart ne reste jamais longtemps là où il va. On se souvient de son séjour en Grèce : *Deposuit de cede potentes...* »

On ne saura jamais si le spirituel M. Charles Benoist a voulu faire un mot, ou s'il a simplement commis une gaffe. (« Mes meilleurs mots ont été des gaffes », disait Mgr Duchêne.) Toujours est-il que le nonce, croyant à une allusion de mauvais augure, prit très mal la chose et n'ouvrit plus la bouche de tout le repas. Jamais la température ne descendit plus bas dans un dîner de la cour de Hollande.

Si M. Charles Benoist avait fait, cette fois, mauvaise impression, il en serait désolé, car il tient beaucoup à réussir à la cour de Hollande, à tel point qu'il en est devenu antibelge. Depuis qu'il a reçu mission d'avertir

le gouvernement de S. M. Wilhelmine que M. Millerand soutiendrait à fond la Belgique dans l'affaire des passes de Wielingen, il ne dérage plus. Et il fait savoir à qui veut l'entendre qu'il désapprouve absolument cette politique.



Dis-moi où tu loges...

Quand la guerre éclata, M. Renkin, logé à l'hôtel du ministère des colonies, avait ses meubles particuliers à sa villa de Hastière, que les Boches brûlèrent de fond en comble, au lendemain du sac de Dinant. Au Havre, M. Renkin fut hébergé par les soins de l'Etat français et de l'Etat belge, et, quand il revint en Belgique, il prit possession de l'hôtel des chemins de fer, d'abord, de l'hôtel de l'intérieur, ensuite.

Le jour où il cessa de faire partie du cabinet, il se trouva bien embarrassé, n'ayant en propre pas un lit, pas un siège, pas une armoire, pas une casserole. Il s'adressa à un fabricant de meubles et se commanda un mobilier « sur mesure ». Le fabricant honoré de cette commande se mit dare dare à l'œuvre, lorsque, brusquement, contre-avis lui fut donné : M. Renkin fit savoir qu'il se décidait à louer une maison meublée.

Faut-il voir, dans cette brusque décision, l'indication que M. Renkin compte se réinstaller bientôt dans les meubles de l'Etat ?

???

Les abonnements aux journaux et publications belges, français et anglais sont reçus à l'AGENCE DECHENNE, 18, rue du Persil, Bruxelles.

Un mot au *Laatste Nieuws*

Nous avons publié l'autre jour, à titre de curiosité, deux couplets d'une *Marseillaise* wallonne, où la « flandrisation » de la Belgique est un peu rudement houspillée.

Le *Laatste Nieuws* prend feu à ce propos et nous traite de fauteurs de désordre. Et, prenant à témoin le ciel, la terre, ses amis, tous ses amis, les Flamands, les néo-activistes et les autres, il pleure de voir répondre de cette façon à ses bons sentiments. Car il n'en a que de bons : il aime les Wallons — *de valsche Walen*, comme il dit habituellement —, il veut l'union nationale, il ne demande qu'une chose, avec Poullet et tout son poulailler : qu'on leur laisse tripoter leur petite affaire en pays flamand et lieux circonvoisins, y compris Bruxelles !

Mais il dénie le droit aux Wallons de crier : au feu ! lorsque les bons papelards de la chapelle du *Laatste Nieuws* préparent une Flandre fermée à toute civilisation autre que la germanique, lorsque, partout, dans leur presse, dans leurs livres, dans leurs sermons, dans leurs discours, dans leurs actes, on voit ou on entend ces lionceaux, à la crinière hirsute, expectorer leur haine contre tout ce qui est français et réclamer l'exclusion du français en Flandre et même au delà.

Pendant de longues années, les Wallons, confiants, ont dormi tranquillement, et non seulement les Wallons, mais les Flamands conscients et cultivés, sans s'apercevoir du sourd travail qui s'accomplissait autour d'eux. L'explosion a été terrible. Tant pis pour ceux qui l'ont préparée, si les brûlés crient un peu fort aujourd'hui et si les paroles de chattemite, mon vieux *Laatste Nieuws*, ne prennent plus.

Limburgh school of languages

Au firmament pédagogique, un nouvel astre s'est levé ! Des esprits méchants ou jaloux ont cru trouver dans des paroles prononcées, à un récent meeting, par M. le curé-doyen de Tongres, une manifestation antipatriotique, voire même des appels à la guerre civile.

M. le curé-doyen a expliqué, dans une lettre aux journaux, qu'il y avait là une erreur complète : « Je me suis borné, a-t-il écrit, à reproduire en langage limbourgeois une réponse faite par le Père Lacordaire dans la chaire de Notre-Dame de Paris : « Vos calomnies, Messieurs, n'atteignent pas à la hauteur de mes talons. »

Ce qui a dérouté les analystes qui se sont essayés à comprendre la manière du curé-doyen, c'est simplement leur ignorance du langage limbourgeois. Une fois que l'on admet que ce langage particulier n'est compris, connu et parlé que par quelques adeptes qui en détiennent le secret, M. Theunissen apparaît tout bonnement comme l'inventeur d'une méthode originale pour apprendre les langues vivantes en général et, en particulier, le limbourgeois.

En effet, vous connaissez, pour les classiques grecs et latins, ces traductions littérales et juxtalinéaires, qui mettent les collégiens, embarrassés pour leurs versions, en face du mot à mot de Démosthène ou d'Eschyle, de Cicéron ou de Virgile.

Le système du curé-doyen est analogue, avec cette originalité que les exemples proposés sont d'une actualité brûlante. Un exemple fera de suite saisir la supériorité de la méthode Theunissen :

Ik vegge	Essayez,
vierkantig	s'il vous plaît,
mijne hoven	vos pieds
aan de	sur le
franche pers.	paillason.

Ceci est du langage limbourgeois familier, et la compréhension de cette leçon n'offre aucune difficulté.

Avec un peu d'entraînement, l'élève arrivera très vite à traduire jusqu'aux pensées fameuses des plus profonds philosophes et des orateurs les plus célèbres. Exemple :

Ik hoop dat	Vos
onze	calomnies,
limburgsche pletjes,	Messieurs,
die zoo goed	n'
schieten,	arrivent
wel een kogel	pas
zullen	à
vinden	la
om den laatste	hauteur
franskiljoen	de
af te	mes
schieten.	talons.

Voilà comment on fait parler en limbourgeois Lacordaire ; les méchants disent même Joseph Prud'homme. Peu importe, d'ailleurs ; on fera venir l'accordeur.

Dans sa lettre aux journaux, M. le curé-doyen de Tongres a triomphalement démontré comment, suivant sa méthode, on traduit en limbourgeois les discours du général Cambroune — ajoutons-le froidement.

La Buick 6 cylindres

C'est la voiture sensible, silencieuse et simple. De construction impeccable, elle rivalise de solidité et d'élégance avec les plus grandes marques européennes.

Les gens très bien causent

Il n'y a pas que les Zeeps qui causent ; des gens très bien causent aussi... Une dame très élégante déplorait récemment qu'une de ses parentes se fût, par sa faute, laissé envahir par un précoce embonpoint :

« Evidemment, ajoutait-elle, elle prétend qu'elle le doit au fonctionnement défectueux de sa glande tyrolienne. »

Cette propriété des glandes du Tyrol concurrencerait-elle celle des glandes du Valais, qui ne donnent encore que des goîtres ?



Les enfants jouent

Des enfants jouent paisiblement devant un banc de l'avenue Louise, où une maman, un vieux grand-papa et une miss accorte échangent des propos touchants sur la grâce des petiots confiés à leur tendresse ou à leurs soins. Il y a là le petit Bob — 17 mois — qui vacille encore un peu, la petite Anne Pauquet — 4 ans —, curieuse des choses et déjà coquette, et Jean Dumont — 7 ans —, qui suit d'un œil émerveillé un avion qui bourdonne au ciel. Bob s'est arrêté, fier de son équilibre enfin stable, devant miss, qui sourit, quand, tout à coup, Anne Pauquet s'approche de lui et, d'un geste ferme, l'étaie sur le gravier. Bob hurle, miss s'indigne, le grand-papa gronde et la maman s'apprête à corriger sa fille, quand Anne, avec la belle sérénité d'un savant ravi d'une expérience, s'écrie :

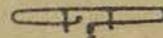
« Mais oui, j'ai voulu voir s'il tenait... Et y tenait pas... Voilà ! »



L'art de s'habiller

Le rayon de confections pour hommes du *Bon Marché* possède un assortiment complet de vêtements de sport, depuis le costume de voyage jusqu'à celui de tennis et de golf.

Ce département prend, chaque saison, une importance nouvelle, car le *Bon Marché*, grâce à ses tissus, à la coupe de ses vêtements, habille aussi bien que les plus grands tailleurs — et cela à des conditions beaucoup plus avantageuses. Aussi, beaucoup de nos élégants — le Comité de la presse, par exemple — s'habillent-ils au *Bon Marché*.



Recommencement

On lit dans la *Société française pendant la Révolution*, des Goncourt :

Un seul commerce grandit et prospère dans les affections et les ruines de la société : c'est le commerce de la « gueule ». C'est le grand commerce des révolutions, soit que le besoin de l'étourdissement de l'estomac et de la tête soit plus vif en ces temps, soit que les nouveaux parvenus aux banquets des jouissances se hâtent à la pâture.

1790, 1791 donnent essor aux imaginations du bien boire et du bien manger, apprécées et encouragées ; les renommées de la gourmandise se fondent... Jamais le ventre n'eut tant et de si bons serviteurs...

L'éternel recommencement de l'histoire !

Questions d'examens

Clément Vautel critique, dans *Le Journal*, les sujets de rédaction imposés aux jeunes filles ambitionnant, à Paris, le brevet élémentaire.

Voici l'un de ces sujets :

« Depuis quelques années déjà, nous devons, au printemps, avancer d'une heure nos pendules et nos montres. Cette avance vous gêne-t-elle dans vos occupations et dans vos habitudes? La regrettez-vous ou en êtes-vous satisfaite? Justifiez votre manière de voir. »

Voilà qui est bien fait, n'est-ce pas, pour inspirer les jeunes personnes !

Nous pensions voir notre distingué confrère approuver le sujet donné; contre notre attente, il le critique.

Préférerait-il qu'on eût continué à imposer aux candidats des rédactions d'originalité discutable, dans ce goût-ci, par exemple :

« Ecrivez à une amie un peu paresseuse pour l'engager à s'appliquer aux études. »

Ou bien :

« Décrivez un lever de soleil. »

Ou bien :

« Que vous disent les cloches? »

Non, non, il faut franchement être d'après-guerre; à bas les lieux communs, les banalités et les truismes! Saisir au vol les sujets d'actualité et les offrir tout palpitants aux jeunes filles, voilà ce qu'il faut faire!

Que penserait Clément Vautel de ceci :

« Ecrivez à une amie, qui, étant déjà marraine d'un poilu, hésite à en adopter un second. »

Ou bien :

« Vous êtes demandée en mariage, en même temps par un lieutenant-aviateur et par un commandant de sous-marin. Lequel agréerez-vous? Pourquoi? »

Ou bien :

« Décrivez un clair de lune un soir que, après le théâtre, vous devez rentrer chez vous à pied à cause de la grève des taxis. »

Ou encore :

« Que préférez-vous : du *two-step* ou du *fox-trott*? » Etc., etc.

Ind Coope & Co.

Stout and Pale Ale, les meilleurs.

Prophéties

Il est souvent amusant de feuilleter de vieilles revues.

On y puise de grandes leçons d'humilité.

On lit dans le *Mercur de France* de septembre 1898 :

Les Allemands tiennent en grande partie le commerce du monde. Ils s'infiltrèrent dans tous les pays, sans grand danger, il est vrai, pour leurs nouvelles patries et sans grand profit pour l'ancienne: car nulle race ne se fond aussi vite que la race allemande, ne s'absorbe aussi rapidement, aussi complètement, dans le sein des autres races.

La ruine de la Carthage nouvelle, que haïssait Bismarck qui en connaissait la fragilité, semble probable. La décomposition de l'Autriche est une affaire de peu d'années: les Allemands, bientôt opprimés par les Slaves, imposeront à l'Europe leur réunion à l'empire. La Hongrie, royaume déjà à peu près indépendant, deviendra, comme le voulait Bismarck, le plus redoutable allié de l'Allemagne. Mais alors, sans doute, viendra l'échéance terrible et l'Allemagne

se souviendra de son grand homme! Il faudra réduire par la violence les Tchèques et ce sera la lutte de la grande race slave contre la grande race germanique. Les moujiks, affamés dans leurs steppes, auront la nostalgie des terres meilleures. Comme les barbares germaniques s'étaient infiltrés dans l'empire romain et le désorganisaient à l'intérieur avant que les hordes en armes ne vinssent l'anéantir, déjà les Polonais, souples et intrigants, avant-garde du slavisme, s'infiltrèrent dans les pays germaniques et portèrent jusque dans les plus hautes régions leur influence désorganisatrice.

Alors viendra l'heure de la lutte définitive entre la civilisation et la barbarie. Et ce sera le recommencement éternel. Pour que rien n'y manque, la mère de la civilisation, la plus glorieuse des nations d'occident, qui semble fatiguée depuis longtemps du fardeau de toutes les gloires, sera là qui prêtera la main aux barbares pour la destruction de l'œuvre qui fut en majeure partie la sienne. Elle se suicidera dans l'assouvissement de sa haine folle. Et ce jour de la grande tragédie, victorieuse — les auspices sont favorables — ou vaincue, la grande Germanie se souviendra de Bismarck et comprendra mieux sa grandeur.

C'est signé Paul Gérardy.

Mais que M. Paul Gérardy, qui doit avoir oublié cette page, se console. Il y a des hommes d'Etat (et combien!) qui n'ont pas vu plus clair.



L'œuvre du bon curé

Pourquoi ne reproduirions-nous pas cette lettre-circulaire que nous adresse un bon prêtre, l'abbé Vetsuyens, curé de Saint-Remi, qui est chargé de l'Œuvre du Mont-Thabor, créée en faveur de l'enfance belge débilitée?

Qu'il s'agisse ou non d'un prêtre, la circulaire est rédigée dans un style excellent; elle devrait servir de modèle à bien d'autres; on ne peut la lire sans être touché :

Bruxelles (rue de l'Ourthe, 28), le 26 janvier 1920.

Messieurs les Moustiquaires,

Le cataclysme le plus effroyable, mentionné dans les fastes de l'histoire nationale, c'est l'horrible guerre, qui, durant quatre ans et demi, a semé les ruines et les hécatombes humaines et noyé notre chère Patrie dans un océan de larmes et de sang.

Cependant, un monstre, plus terrible encore peut-être que la guerre, menace présentement la Belgique, monstre né des privations de la guerre, monstre qui s'attaque à la poitrine même de notre peuple et fait éclore sur les poumons ces tubercules sinistres d'un blanc jaunâtre, qu'on appelle tuberculose; ce monstre menace déjà la masse de nos enfants des grands centres. D'ailleurs, nos enfants insuffisamment nourris, à la poitrine débilitée, aux yeux ternes, aux petites joues pâles et creuses, offrent une proie facile à la voracité insatiable du monstre; une fois la masse de nos enfants des grands centres atteinte, c'est la nation elle-même atteinte dans ses forces vives, contaminée dans sa source; c'est, à l'horizon, l'angoissante perspective de l'extinction de la race.

A une lieue de la capitale, sur le territoire du coquet village de Dilbeek, aux fraises délicieuses, dans un site pittoresque, inconnu et insoupçonné des Bruxellois, le Mont Thabor dresse, à une altitude de 75 mètres, sa cime tapissée de lierre et couronnée d'un magnifique bois de hêtres et de sapins. De là, l'œil ravi du spectateur contemple, dans un superbe panorama,

toute la plaine ondulée du Brabant occidental; là, avec l'air le plus pur, on respire aussi le calme le plus profond; l'on n'y entend que le chant des oiseaux dans les bocages, ou le cri sylvestre du coucou dans la haute futaie des bois, ou le bruissement du vent dans les frondaisons des arbres, ou le son argentin des cascadelettes tombant, d'étage en étage, en gros bouillons pleins d'écume.

C'est là, dans ce paradis de verdure et de fleurs, que, dans la mesure de notre modeste possible, malgré nos autres charges écrasantes, sous les auspices de notre Grand Cardinal, et comptant sur la générosité inépuisable des Belges, nous avons commencé à élever une digue capable d'arrêter le flot impur de la tuberculose, qui menace nos enfants; c'est là que des centaines d'enfants débiles de l'agglomération bruxelloise ont déjà reçu et recevront encore en plus grand nombre, à l'avenir, une cure de grand air et de suralimentation; c'est là que, grisés par le grand air des montagnes, sentant un sang jeune et riche circuler dans leurs veines, ils réaliseront la devise de l'œuvre: « Bonum est nos hic esse. » (Il fait bon ici.)

C'est pour cette œuvre patriotique et nationale du Mont Thabor que je prends la respectueuse liberté de faire un appel à vos sentiments charitables.

Je vous demande un sacrifice, au nom de ces pauvres mères aux abois, qui, tous les jours, voient s'étioler davantage leurs petits enfants, le sang de leur sang, la vie de leur vie.

Je vous le demande au nom de la Patrie: à l'heure du danger, notre mère commune, la Patrie, demande à tous ses enfants un grand sacrifice: aux uns, elle demande le sang de leur cœur; aux autres, l'or de leur bourse. Le sang vermeil de nos jeunes héros a ruisselé, a coulé à flots, sur les champs de bataille; il a trempé le sol sacré de nos ancêtres.

L'or des bourses aussi a ruisselé, a coulé à flots: toutes les classes de la société, unies dans un élan de solidarité fraternelle, ont rivalisé de générosité, au profit de cent œuvres diverses, écloses en faveur des victimes de la guerre. Cet or des bourses, nous en avons la ferme confiance, continuera à ruisseler sur le Mont Thabor, œuvre de réconfort et de grand air, au profit des enfants débilités et devenus pré-tuberculeux, par suite des privations de la guerre.

J'ose espérer, Messieurs, que le mot de réponse que j'attends de votre charité m'autorisera à me présenter personnellement à votre domicile, le jour et l'heure que vous voudrez bien m'assigner.

Veuillez agréer, Messieurs, l'hommage de mes sentiments bien respectueux et par anticipation profondément reconnaissants.

Votre humble serviteur,

Le curé de Saint-Remi,
L'abbé A. Vetsuyens.

La miraculeuse aventure du Dr. Van Reeth

en 1924

par George GARNIR et Léon SOUGUENET

A la demande d'un grand nombre de lecteurs du « Soir », qui a publié ce curieux roman en feuilleton, un « tirage à part » en a été fait: « La Miraculeuse Aventure du Dr. Van Reeth » a été imprimée sur le format d'un journal quotidien, suivant le mode popularisé par la « Feuille littéraire ».

Envoyer 40 centimes à l'administration du « Soir » pour recevoir franco le ROMAN COMPLET.

Autour des incidents

Evidemment, ces incidents sont déplorables. « La majesté de la représentation nationale a été offensée »; — « Aucun gouvernement n'est possible si l'ordre n'est pas respecté »; — « Les Chambres ne peuvent délibérer sous les menaces »: les ministres, à ce sujet, ont eu de fort belles phrases, et tout le monde est d'accord pour dire qu'il ne faut pas que cela recommence. Mais, tout de même, il ne faut pas trop s'étonner de ce que cela ait commencé.

Au lendemain de l'armistice, on leur avait promis la lune, à ces combattants. Leurs souffrances avaient été indicibles, leurs services incommensurables: tout leur était dû! Ceux qui n'avaient pas été à la guerre cherchaient à s'en excuser en s'inclinant jusqu'à terre devant ceux qui y avaient été. Les combattants ont pris tous ces beaux discours pour de l'argent comptant et, un beau jour, fatigués d'attendre, sous l'orme, des promesses d'autant plus énormes qu'elles étaient plus vagues, ils se sont fâchés.

C'est assez naturel.

Mais, qui les a faites, ces promesses?

Ah, voilà! Tout le monde et personne. Allez donc rechercher la responsabilité des gaffes qui ont été commises au lendemain de l'armistice!

???

Cette déplorable aventure aura peut-être d'heureuses conséquences! Elle aura montré aux plus aveugles de nos gouvernants les dangers de l'activisme, car il est manifeste que les activistes ont essayé de profiter de l'occasion. Il n'y a pas de doute: c'est le *front-partij* qui est responsable de ces désordres et, plus encore que le *front-partij*, les hommes politiques et les ministres qui n'ont pas le courage de sévir contre les énergumènes flaminguants et qui refusent de voir que ces gens-là ne rêvent que de la dislocation de la Belgique. Ce pays qui, au point de vue économique, se remet plus vite que les autres, est, politiquement au moins, aussi malade que les autres. Il ne sait plus où il va. Il avait autrefois, pour le guider, des formules un peu étroites, un peu courtes. Il y avait la formule catholique, la formule libérale, la formule socialiste. Depuis la guerre, elles paraissent toutes les trois également usées, mais on n'a rien pour les remplacer. Ajoutez à cela l'inquiétude générale qui règne dans toute l'Europe, les poisons laissés par les Boches, une atmosphère générale de rancune et soupçons — enfin, brochant sur le tout, l'activisme, c'est-à-dire l'insurrection de la tribu flamingante contre l'Etat belge. Il y a de quoi donner la fièvre à la nation la plus solide.

Et puis, avouons que si nos médecins patentés sont pleins de bonne volonté, ils manquent de génie!

???

Ah! si nous avions un Clemenceau!... C'est entendu, il a beaucoup de défauts, Clemenceau; il nous a laissé un assez mauvais traité. Mais enfin, il a gagné la guerre — et, par quelques mesures énergiques, il a refait le moral de la France à un moment où elle en avait grand besoin... Si nous avions un Clemenceau, il supprimerait quelques gazettes activistes et il coffrerait une douzaine d'éleveurs de mouettes, dont celui qu'on pourrait appeler le maître du bal. Mais nous n'avons pas de Clemenceau...

L'envahissement du palais de la nation fut un coup de surprise. Jamais, ni les questeurs ni le commandant du palais ne s'étaient figurés qu'on pût avoir une pareille audace. A Paris, au Palais-Bourbon, il en était ainsi autrefois. Mais Vaillant a donné aux parlementaires français une leçon qu'ils n'ont pas oubliée. Depuis son attentat, on a pris des mesures pour que toutes les portes puissent être instantanément fermées.

Avec le temps, ces mesures se sont un peu relâchées, mais, aussitôt que les incidents de Bruxelles ont été connus, les questeurs ont eu, avec les chefs des huissiers et le commandant du Palais-Bourbon, une petite conversation intéressante. Ils ont voulu savoir comment on se comporterait si, par hasard, le mauvais exemple bruxellois était suivi à Paris. Il paraît que rien d'analogue ne pourrait se produire : le Palais-Bourbon a l'air d'un palais, mais c'est une forteresse.

Nos questeurs feraient peut-être bien d'aller y chercher des indications.

???

En faisant, le lendemain de l'invasion de l'enceinte parlementaire, le relevé des dégâts commis par les patrouilleurs *néo-ex-combattants* *aktivistes*, on a constaté que le buste en marbre du vénérable Jean-André Vander Mersch, révolutionnaire brabançon (1734-1792), buste placé dans le vestibule de la Chambre, était marqué, à la bouche, d'une tache de sang!...

Nul doute que ce personnage se sera mordu les lèvres...

→ TAVERNE ROYALE, BRUXELLES. ←
TELEPHONE 7690
THE — VINS BORDEAU ET BOURGOGNE
— PORTO — CHAMPAGNES, etc. —

On
nous
écrit



A propos de l'invasion des « jaunes » :

Tamerlan campant sur la Grand-Place de Bruxelles, d'ici dix ans? Ce n'est pas tout à fait cela qui nous attend; c'est bien pis : c'est les « jaunes », formés en syndicats (« jaunes », ce sera le cas de le dire), venant faire la concurrence à nos travailleurs. Ils sont sans besoins de luxe, les jaunes; ils ne se lavent pas les pieds au champagne, comme nos vignerons; ils ne boivent pas; ils se contentent, dans les grandes villes américaines, de phalanstères, où ils s'entassent à trente dans une chambre à coucher ordinaire; ils travaillent autant, et presque aussi bien, sous une bonne direction, que l'Européen... Que restera-t-il à celui-ci?

La force? Mais les bataillons chinois de Lénine prouvent aux Moscovites que le Céleste est impitoyable. Une algarade comme celle du palais de la Nation aurait eu comme issue finale — quelque justifiés qu'aient été ou soient les griefs des combattants — la fusillade complète de tous les manifestants.

Nous allons tout droit à pareille situation, et il n'y a que les journaux satiriques qui osent le dire — parce qu'on ne les prend pas au sérieux.

Jules Bichard.

Petite Correspondance

M. Z. — Oui, quand les vagues d'une mer phosphorescente luisent doucement dans l'ombre, il n'est pas défendu de s'écrier : « Oh! la mer veilleuse! »

Loncin. — Voici votre fable :

Un médecin connu recommande instamment
A Madame Rosa de n'avoir pas d'enfant...

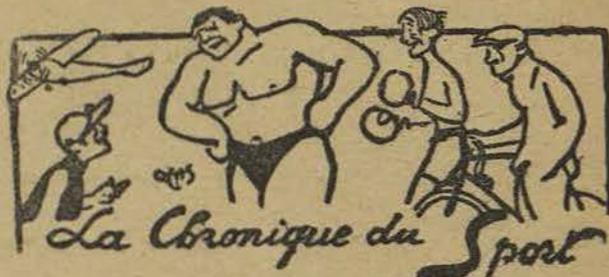
Moralité :

Reproduction interdite.

Potache. — La traduction de *væ soli*? Elle s'indique d'elle-même : « Va-z-au lit »!

Ulysse. — Vous nous demandez quel est l'auteur de l'expression : « la vague de baisse ». Nous l'ignorons; nous supposons que l'expression vient de celui qui a inventé « le rouleau compresseur ».

Recu 50 centimes pour nos riches d'avant-guerre.



Voici un des derniers échos du meeting aéronautique d'Anvers, et il a quelque retentissement...

On sait avec quel brio les aviateurs français enlevèrent les premières places dans le concours d'acrobatie; à cette occasion, les sportsmen belges présents ne leur marchandèrent pas leurs acclamations.

Par contre, dans les épreuves de simulacre de combats aériens, les nôtres affirmèrent une belle maîtrise en gagnant quatre combats sur six, et c'est notre compatriote le lieutenant A. Van Cothem qui obtint le plus de points au classement individuel.

Or, un « as » français, qui n'avait pas participé au tournoi, délia le vainqueur; le défi fut immédiatement relevé.

Le combat eut lieu, et le jury déclara match nul; le prix fut pourtant remis à l'« as », ami et allié, en raison de la rapidité avec laquelle il avait porté la première attaque.

Cette décision ne fut pas accueillie favorablement par... les autres aviateurs français, qui engagèrent vivement Van Cothem à demander une revanche. Ce qui fut fait.

Mais le « hussard de la mort », — ainsi qu'on l'avait baptisé pendant la guerre, — ne se montra pas disposé à combattre séance tenante; il exigea un délai, et la date du 1^{er} août fut arrêtée d'un commun accord pour cette ultime rencontre.

Le jour fixé, Van Cothem était exact au rendez-vous, mais son adversaire ne se présenta pas. La journée se passa sans qu'on entendit parler de lui, ou qu'un télégramme vint excuser et expliquer son forfait.

Et les amis et les admirateurs du célèbre et glorieux Nungesser, venus nombreux à Wilryck, furent vraiment déçus et dépités de l'absence de leur favori.

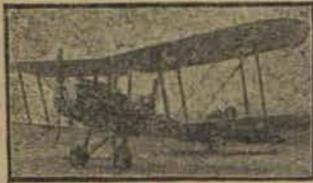
Les concours olympiques de tir ont eu lieu au camp de Beverloo, dont les installations avaient été mises aimablement à la disposition du Comité exécutif de la VII^e Olympiade par M. le ministre de la défense nationale.

Un banquet de clôture réunit les quelque deux cents concurrents et officiels, dans les baraquements du Y. M. C. A. Le service fut excellemment fait par des soldats et les boissons servies par des dames du monde. Plusieurs d'entre elles n'avaient pas renoncé à se parer de leurs bijoux, ce qui eut le don d'étonner quelques braves « neutres », ignorants de l'organisation et du fonctionnement des anglo-belgian Y. M. C. A. L'un d'eux fit une réflexion à « épingle » :

« Pauvre et diminuée par la guerre, la Belgique ? Allons donc !! Voyez ces « serveuses »... elles sont vêtues de blouses de soie et ont aux doigts des bagues de prix, tout comme nos femmes. C'est un indice ! »

Les neutres ne sont pas forcés de savoir quel fut le rôle, pendant la guerre, des Y. M. C. A., ni comment leur personnel est enrôlé.

PROMENADES EN AVION



AU-DESSUS DE BRUXELLES

S'adresser à l'aérodrome d'Evere
(Syndicat national
pour l'étude de transports aériens.)

Tram 56 ou vicinal
église Sainte-Marie-Dieghem
Téléph. : Brux. 1007

C'est en 1852 que fut inauguré le chemin de fer Anvers-Bruxelles. Dix ans après, cependant, on voyait encore, des voyageurs prendre la diligence et préférer passer une journée dans une guimbarde que de se fier à cette invention diabolique.

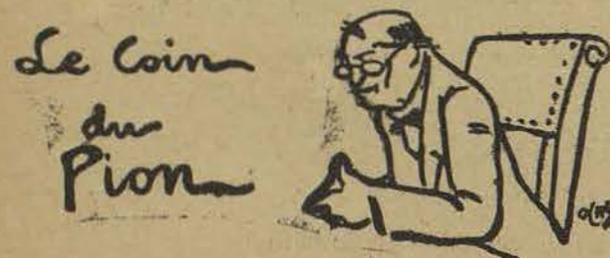
Il y a quelques jours a été inaugurée la ligne aérienne Bruxelles-Anvers, qui met la capitale à quinze minutes environ de la métropole.

Y aura-t-il encore, dans dix ans, des « tardigrades » qui se contenteront du « grand frère qui fume » ?...

VICTOR BOIN.

PNEU JENATZY 10, rue Stephenson
Bruxelles

BANDES PLEINES JENATZY



De *L'Indépendance belge* du 31 juillet :

Le roi, revenant du château de Ciergnon, est rentré vendredi après-midi à Bruxelles.

Après la séance de la Chambre, le roi s'est rendu au Palais, où il a conféré avec le souverain.

Il paraît — disons-le froidement, dût cette indiscretion découvrir la personne royale — que la discussion a été de la dernière violence. On dit même qu'à un moment donné, le grand maréchal de la cour dut intervenir pour séparer les interlocuteurs.

???

D'un compte rendu, dans la *Meuse* :

Des grêlons, après toute la lyre céleste, sont tombés en torrents.

Des torrents de grêlons ! Toute la lyre céleste ! Brr... !

???

Dans le *Voyage au Pays des Milliards*, de Victor Tissoi, cette étude si intéressante des mœurs en Bochie, on lit ces lignes, au cours de la description d'une fête d'étudiants :

On recueille les casquettes brodées que les étudiants portent à la « Knelpe » et parfois dans la rue, et on les passe à travers la lame de la rapière présidentielle. C'est une sorte de consécration.

Nous, bons Belges, trouverions suffisant de passer la rapière présidentielle à travers les susdites casquettes, mais ces Boches ne font rien comme les autres.

???

De *La Libre Belgique*, 30 juillet :

Alhambra. — Succès toujours pour la revue, dont Germaine Huber est le charme, et que Devèze égaye de sa fantaisie.

Devèze, ministrable de demain ... ou d'après-demain, recherche la popularité dans tous les domaines ; nous sommes heureux de savoir qu'il remue les foules aussi bien dans les fantaisies théâtrales que parmi les assemblées politiques les plus austères.

???

On lit dans *L'Express* :

Homme marié demande place pour cuire dans friture après journée, le samedi, dimanche et lundi.

Cuire dans la friture, voilà une occupation qui doit n'avoir que peu de charme, même le dimanche.

...Il serait intéressant de savoir si une friture d'homme marié est préférable à une friture de célibataire.

???

Style de reporter d'omnibus :

Une vengeance d'amoureux

Vers 8 heures, un nommé V..., de Bruxelles, s'était adossé contre un pilier d'une échoppe des halles centrales. A certain moment, il avisa son ancienne amie, une certaine H..., qui arrivait dans sa direction. A sa vue, l'ami congédié s'empara d'un fromage, nommé vulgairement « plattekees », et le lança dans la figure de la victime. Imprécations, de la marchande, cris de la Mlle H..., dont la personne avait subi une métamorphose bizarre. Une foule de badauds s'arrondissait bientôt devant l'échoppe et s'amusait de la scène, piquée sur le vif. L'apparition d'un policier fit blémir l'auteur du « forfait ». Sur plainte de la marchande de fromages et de Mlle H..., V... a été conduit au poste.

COMPAGNIE BELGE
POUR LES
INDUSTRIES CHIMIQUES

(Société anonyme)

Siège social: 91, rue de l'Enseignement, Bruxelles

Constituée suivant acte reçu par Maître E. VAN HALTEREN, notaire, à Bruxelles, le 30 juillet 1919 (« Moniteur Belge » des 18-19 août 1919). — Les statuts ont été modifiés par décisions des assemblées générales extraordinaires des 17 octobre 1919 (« Moniteur Belge » du 7 novembre 1919); 15 décembre 1919 (« Moniteur Belge ») du 31 décembre 1919; 18 décembre 1919 (« Moniteur Belge » des 2-3 janvier 1920); 16 juin 1920 (« Moniteur Belge » du 1^{er} juillet 1920).

AVIS AUX ACTIONNAIRES

Augmentation de capital de 5 à 50 millions de francs
PAR LA CREATION DE
100,000 actions nouvelles de 250 francs chacune

en exécution de la décision de l'Assemblée générale extraordinaire du 16 juin 1920
(« Moniteur Belge » du 1^{er} juillet 1920, acte n. 7448)

DROIT DE SOUSCRIPTION

En vertu des décisions de l'Assemblée générale extraordinaire des actionnaires du 16 juin 1920, la souscription aux 100,000 actions nouvelles est offerte par préférence à concurrence d'une moitié, soit 50,000 titres, aux porteurs des 100,000 actions actuellement existantes, à raison de UNE action nouvelle pour DEUX actions anciennes, et à concurrence de l'autre moitié, soit 50,000 titres aux porteurs des 20,000 parts de fondateur actuellement existantes, à raison de CINQ actions nouvelles pour DEUX parts de fondateur.

L'échange des 70,000 actions de dividende de la COMPAGNIE GENERALE DES NITRATES (Société anonyme en liquidation) contre 10,000 parts de fondateur de la COMPAGNIE BELGE POUR LES INDUSTRIES CHIMIQUES, décidé par les assemblées générales extraordinaires de ces deux sociétés en date du 18 décembre 1919, n'ayant pu encore être fait par suite des dispositions édictées par la loi, le droit de souscrire aux actions nouvelles offert par préférence aux porteurs de parts de fondateur de la COMPAGNIE BELGE POUR LES INDUSTRIES CHIMIQUES est également attribué aux porteurs d'actions de dividende de la COMPAGNIE GENERALE DES NITRATES, à raison de CINQ actions nouvelles pour QUATORZE actions de dividende.

En conséquence, le droit de souscription offert par préférence aux actionnaires et porteurs de parts de la COMPAGNIE BELGE POUR LES INDUSTRIES CHIMIQUES et aux porteurs d'actions de dividende de la COMPAGNIE GENERALE DES NITRATES, pourra s'exercer comme suit:

- 2 actions anciennes donnent droit à souscrire 1 action nouvelle;
- 1 part de fondateur donne droit à souscrire 2 actions nouvelles;
- 2 parts de fondateur donnent droit à souscrire 5 actions nouvelles;
- 3 actions de dividende de la COMPAGNIE GENERALE DES NITRATES donnent droit à souscrire 1 action nouvelle;
- 6 actions de dividende donnent droit à souscrire 2 actions nouvelles;
- 9 actions de dividende donnent droit à souscrire 3 actions nouvelles;
- 12 actions de dividende donnent droit à souscrire 4 actions nouvelles;
- 14 actions de dividende donnent droit à souscrire 5 actions nouvelles,

etc., etc.,

sans déduction de fraction (voir le tableau déposé aux guichets des Banques d'émission).

Les porteurs d'actions de la COMPAGNIE BELGE POUR LES INDUSTRIES CHIMIQUES, de parts de fondateur de la dite Société, ainsi que les porteurs d'actions de dividende de la COMPAGNIE GENERALE DES NITRATES n'auront aucun droit de souscription sur les actions nouvelles qui seraient disponibles du fait que certains d'entre eux n'auraient pas usé du droit de préférence leur offert ci-dessus.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION

Les actions nouvelles sont créées jouissance 1^{er} juillet 1920.

Le prix de la souscription est de 255 francs par action,
dont **55 francs** payables à la souscription

et le solde au fur et à mesure des appels décrétés par le conseil d'administration: conformément à la décision de l'Assemblée extraordinaire du 16 juin 1920, les nouvelles actions ne pouvant être libérées qu'au fur et à mesure des appels de fonds.

Les porteurs d'actions anciennes et de parts de fondateur « Industries Chimiques » ainsi que d'actions de dividende « Nitrates » qui voudront user de leur droit de préférence, devront déposer leurs titres (actions ou certificats nominatifs) à l'appui de leur souscription.

La notice prévue par l'article 36 des lois coordonnées sur les sociétés commerciales a été publiée au « Moniteur Belge » (annexe du 1^{er} juillet 1920, acte n. 7449).

La souscription sera ouverte du 12 au 27 juillet 1920

A BRUXELLES: à la BANQUE INDUSTRIELLE, (ancienne Banque E.-L.-J. Empain), rue de l'Enseignement, 95;

A LIEGE: à la BANQUE DUBOIS (Société anonyme), 41, rue de l'Université.

Passé ce délai, le droit de souscription ne pourra plus être exercé.

Des bordereaux pour le dépôt des titres anciens sont dès à présent à la disposition des souscripteurs.

Quelle est la plus sale tête de Belgique ?

C'EST

Julius VANDERMOSEWILLIGHEM

de la Société des Néo Ex-Combattants Aktivistes.

(Nous suspendons pour une semaine notre tournoi du « plus bel homme de Belgique » pour pouvoir présenter à nos lecteurs — qu'il soit bien entendu et bien compris que c'est tout à fait hors concours — la physionomie bien *front-partyque* de Julius Vandermosewillighem, l'un des héros de la prise d'assaut du Parlement belge, le jeudi 29 juillet 1920.)

Julius VANDERMOSEWILLIGHEM a été porté à l'ordre du jour du *Front-party* avec attribution de l'insigne à la mouette (palmes bleues).

VOICI UN EXTRAIT DES MOTIFS DE LA CITATION :

A, au péril de la pipe qu'il portait à la bouche, traversé le jeudi 29 juillet, derrière des invalides, un cordon de police et, n'écoutant que son courage, n'a pas hésité à briser à coups de canne les carreaux de vitre du Palais de la Nation, pour pénétrer dans cet établissement.

A renversé dans l'escalier un haiesse de la Chambre, qui en aura pour quinze jours à garder le lit; a jeté, en passant par le palier de la salle des séances, un crachoir en fonte dans une grande glace formant panneau; a roué de coups le député transkillion Colleaux et donné deux coups de poing au député wallon Hubin.

Ainsi comprise, l'entrée de Julius Vandermosewillighem à la Chambre n'a pas manqué d'y causer la plus vive sensation.

Bien que n'ayant jamais vu le feu, ni porté l'uniforme militaire, Julius Vandermosewillighem s'est comporté comme s'il eût eu droit à se voir attribuer une dotation. Il a fait preuve d'un entrain et d'un mordant remarquables, surtout quand, au plus fort de la bagarre, il a mané sa tartine et vidé sa gourde de bon schnapps à la table des sténographes où il avait pris place.



Julius VANDERMOSEWILLIGHEM